

Alors que les mouvements sociaux sont de plus en plus réprimés, la metteuse en scène Adina Secretan revient sur le Nestlégate dans son spectacle *Une Bonne histoire*, à voir à La Bâtie, qui démarre jeudi

# Espionner l'altermondialisme

PROPOS RECUEILLIS PAR  
CÉCILE DALLA TORRE

**Scène** ▶ Vu à l'Arsenic, *Une Bonne Histoire* est à découvrir au Grütli dans le cadre du festival de la Bâtie, à Genève, dès samedi, avant une tournée en 2024. Ce joyau scénique autour du Nestlégate, fruit de trois ans de travail, nous replonge dans les coulisses de l'altermondialisme des années 2000. Le spectacle brosse l'un des plus grands scandales suisses portant atteinte aux libertés dans le contexte de la lutte anticapitaliste.

Au début de cette décennie, une agente de Securitas avait infiltré le mouvement ATTAC-Vaud sous la fausse identité de Sara Meylan, pour le compte de Nestlé. Egalement engagée par Securitas, la dénommée Shanti Müller, au passé d'activiste, très impliquée dans les milieux anti-G8, était chargée, elle, d'espionner le groupe anti-répression policière (antirep ou GAR) de Lausanne – une révélation dans le cadre du Nestlégate.

Basée sur les témoignages de militant·es de l'époque directement concerné·es par ces deux affaires, la pièce fait œuvre de mémoire. Un travail d'enquête de longue haleine mené à l'aide d'entretiens fidèlement retranscrits, intonations comprises, par la metteuse en scène Adina Secretan, pour ses comédiennes Joëlle Fontannaz et Claire Forclaz. Interview.

**Durant deux ans, ATTAC-Vaud a été infiltré par une taupe de Securitas: le personnage de Sara Meylan a été créé de toutes pièces pour espionner les rouages altermondialistes. Comment ce personnage fictif a-t-il intéressé la femme de théâtre que vous êtes?**

**Adina Secretan:** L'envie de traiter de ces questions d'infiltration est très ancienne. D'autres scandales de ce type se sont produits bien avant le Nestlégate. Histori-

**Les comédiennes Joëlle Fontannaz et Claire Forclaz, manipulatrices d'une marionnette qui figure la metteuse en scène Adina Secretan.**  
SYLVAIN CHABLOZ



quement, l'affaire des fiches, qui a marqué les années 1980, est emblématique en Suisse. Pendant plusieurs années, tout le militantisme de gauche a été fiché. C'est la première prise de conscience massive de certains outils de surveillance.

Il me semble que cette conscience-là a un peu disparu du paysage collectif, à part bien sûr dans les sphères concernées de près. Dans notre ère de surveillance numérique, je me suis demandée où on en était de la «surveillance à l'ancienne» pour ainsi dire «analogique», par laquelle on paie des personnes en chair et en os pour faire le travail. Ce sont des pratiques qui existent aussi, et qu'il serait bien dommage d'oublier.

**«Sara Meylan» a rédigé un chapitre du livre *Attac contre l'empire Nestlé* écrit par des**

**universitaires sur les pratiques du géant mondial veveysan. Des faits connus, évasion fiscale, assassinats de syndicalistes colombiens, entre autres. Nestlé avait-il gros à jouer avec ces révélations?**

L'infiltration a en général trois grands buts: surveiller pour savoir, ce qui donne du pouvoir. Contrôler revêt aussi parfois un aspect plus concret, l'infiltration au sein d'un mouvement permettant de le diriger de l'intérieur. En outre, si la couverture d'un·e activiste est découverte, cela crée une perte d'énergie telle que le mouvement en sort affaibli.

Sans aucun doute, Nestlé voulait être informé, et qui sait, peut-être que la multinationale avait peur que des informations non connues sortent dans ce livre? Il est paru, mais avant que l'histoire de l'infiltration ne

soit dévoilée, co-écrit par une personne qui n'avait pas d'existence propre...

**Pourquoi revenir sur l'événement vingt ans après?**

Nous allons, il me semble, au devant d'une accélération des mouvements sociaux. Que va-t-il se passer? L'idée est de ne pas laisser les activistes mener leur lutte seul·es, face au durcissement de la surveillance et de la répression. Il est important d'être un relais.

**Quelles étaient vos motivations premières?**

Le Nestlégate est l'une des rares affaires sorties dans la presse. Mais il y en a eu beaucoup d'autres en Europe. L'affaire «Spy Cops» mettant en cause la Metropolitan Police de Londres a été jugée récemment. Durant quarante ans, des femmes éco-

logistes notamment ont été spécifiquement ciblées. Des policiers se sont infiltrés dans des mouvements antispécistes par exemple, jusqu'à former des couples avec ces femmes et avoir des enfants avec elles. Les dimensions prises par cette affaire sont vertigineuses.

**«L'idée est de ne pas laisser les activistes mener leur lutte seul·es, face à un durcissement»**

Adina Secretan

Au sein d'ONG internationales comme Greenpeace ou suisses telles que Public Eye, on se rend compte aujourd'hui que

beaucoup de personnes ont été fichées. Il est rare et précieux qu'une affaire comme le Nestlégate ait été portée devant les tribunaux et ait reçu un traitement médiatique, raison pour laquelle je m'y suis intéressée.

**Mais cette affaire s'est aussi soldée par un non-lieu...**

Au pénal, le journaliste Alec Feuz a consacré un très bon ouvrage à l'instruction, montrant qu'il s'agissait d'une vraie mascarade, avec un non-désir d'investigation. Mais au civil, les personnes concernées chez ATTAC sont allées jusqu'au bout, défendues par des avocats chevronnés: Nestlé et Securitas ont été condamnés, une petite victoire.

**Que révèle cette affaire?**

Ce scandale montre bien que l'espionnage n'est pas seulement une affaire d'Etat. L'infiltration par des entreprises privées est monnaie courante. Cela montre aussi qu'on n'a pas besoin d'être soupçonné·e d'infraction du type atteinte à la propriété ou occupation de l'espace public jugée potentiellement illicite pour faire l'objet d'une surveillance... Des personnes ont été infiltrées parce qu'elles étaient en train d'écrire un livre contenant des informations publiques. Elles fournissaient un travail universitaire informatif et n'étaient pas en train de dévoiler des scoops.

**Quel a été votre parti pris de mise en scène?**

Nous sommes dans une quête de véricité. Joëlle Fontannaz et Claire Forclaz restituent une parole documentaire validée après montage et couchée sur une partition reprenant les intonations des interviewé·es. Il n'existe aucune part d'improvisation possible. C'était notre manière de traiter du faux. 1 Du 2 au 4 septembre, Grütli-La Bâtie, Genève, 31 août-17 septembre, batie.ch; 14 et 15 mars 2024, Le Pommier, Neuchâtel; 22 mars, Théâtre Benno Besson, Yverdon; 6 et 7 juin, Centre de culture ABC, La Chaux-de-Fonds.

## Foisonnante, la littérature «romande» se porte bien

**Littérature** ▶ **Le Livre sur les quais se tient du 1<sup>er</sup> au 3 septembre à Morges.**

Décomplexée, mature, dynamique et foisonnante, la littérature dite romande se porte très bien, selon plusieurs acteurs du livre et experts. Avec un fort accroissement des maisons d'édition et des auteurs ces deux dernières décennies, sa production est devenue pléthorique et n'a cessé de gagner en visibilité. Elle tend de plus en plus à se confondre avec la littérature française.

Dans un article pour la nouvelle édition de *l'Histoire de la littérature en Suisse romande* (2015), l'écrivaine, poète, essayiste et ancienne chargée de cours sur la littérature romande à l'université de Genève, Sylviane Dupuis, brossait déjà le portrait d'une nouvelle génération d'écrivains décomplexée et connectée au monde. Elle posait la question même de l'existence de cette «littérature romande». «Elle s'écrit ici, se publie ici ou ailleurs par des gens nés ici. Cette cohabitation géographique mise à

part, il est cependant difficile d'y déceler des dénominateurs communs», répondait-elle à une interview accordée à l'Unige. Plusieurs personnes du milieu littéraire en Suisse romande sont aussi d'avis qu'il n'y a pas vraiment de «caractéristiques communes romandes». «Ni de texte, ni de style, ni de thématique», estime Fanny Meyer, directrice du Livre sur les quais (LSQ), qui se tient du 1<sup>er</sup> au 3 septembre à Morges (VD).

«Je n'y crois plus du tout à cette identité précisément romande. L'image un peu vieillotte que l'on avait de la littérature romande d'antan, c'est d'ailleurs fini», surenchérit Fabienne Althaus Humero, présidente du prix Le Roman des Romands, dont c'est la 14<sup>e</sup> édition cette année. «C'est au contraire une littérature de plus en plus dynamique avec une très grande variété», remarque-t-elle.

«On trouve du classique, de l'expérimental, du roman historique, des fictions courtes, des textes fragmentés, etc; ces deux dernières décennies, le nombre d'éditeurs s'est accru avec

notamment l'apparition de plusieurs petites maisons d'édition et donc aussi de très nombreux nouveaux auteurs», observe-t-elle.

Cette double croissance est «impressionnante», corrobore Fanny Meyer. «Le biotope, le vivier romand s'est agrandi, il est très dynamique et extrêmement foisonnant.» Preuve en est, la moitié environ des cent quatre-vingts invités du LSQ vient de Suisse, selon elle.

Un avis partagé par Françoise Berclaz, libraire depuis quarante ans à La Liseuse à Sion, qui parle d'un «renouveau foisonnant». «C'est une littérature extrêmement riche et décomplexée. Depuis les années 2000, ça part dans tous les sens. Elle a suffisamment mûri pour se propager et rejoindre la littérature française. Elle peut et doit se revendiquer d'une littérature francophone. Il n'y a plus besoin de parler de littérature romande ou régionale», affirme-t-elle.

Selon elle, le «premier tournant» a été le prix Goncourt attribué en 1973 à Jacques Chessex pour *L'Ogre*, récom-

pense «prestigieuse et populaire à la fois». Elle souligne ensuite le rôle majeur du Centre de recherches sur les lettres romandes, devenu le Centre des littératures en Suisse romande (CLSR), puis, dans les années 1980 à 2000, la professionnalisation et le travail extraordinaire des maisons d'édition romandes pour leurs auteurs et leurs livres.

«L'arrivée des collections de poche chez plusieurs de ces éditeurs a été une révolution et a contribué à faire gagner cette littérature en visibilité. Cela a aussi créé une émulation entre éditeurs et entre écrivains», souligne encore M<sup>me</sup> Berclaz. Elle prend désormais aussi plus de place dans les festivals, les salons et autres événements littéraires et culturels, ajoute M<sup>me</sup> Meyer. Sans parler d'une meilleure diffusion en France, en y revendiquant sa place.

Stéphane Pétermann, responsable de recherche au CLSR à l'université de Lausanne, analyse cette évolution: des auteurs comme par exemple Ramuz, Roud, Rivaz ou Chessex, qui «font par-

tie du canon littéraire, ont été consacrés par les institutions académiques ou culturelles». «Après eux, on peut sans doute penser à Nicolas Bouvier, à Catherine Safonoff, à Pascale Kramer, à Noëlle Revaz ou Philippe Rahmy. Disons que la littérature dite romande a suivi l'évolution de toute la littérature occidentale, qu'elle se mondialise.»

«Elle tend à l'uniformisation, le conformisme la guette. Mais nombre d'auteurs résistent à cela, volontairement ou non. J'ai le sentiment qu'on vit, ici, comme ailleurs, sur l'héritage d'un âge d'or de la littérature (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle), en train de disparaître», relève le spécialiste. «Il y a de tout, on publie beaucoup, et les soutiens financiers sont très généreux, ce qui fausse le marché, à mon avis. Parmi les jeunes noms, ce qui me frappe, c'est la volonté de faire de l'activité d'écrivain un métier comme les autres, tout en affectant une posture d'originalité, de contestation, voire de rupture.»

JEAN-FRANÇOIS SCHWAB, ATS